Comptoir littéraire

www.comptoirlitteraire.com

présente

Elia Gwendoline Rees Williams
dite

Jean RHYS

(La Dominique – Grande-Bretagne)

(1890-1979)



Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres qui sont résumées et commentées, surtout ‘*’La prisonnière des Sargasses’’*.

Fille d'un médecin gallois et d'une Créole, elle est née le 24 août 1890 à Roseau, dans l'île de la Dominique, une île des Antilles anglaises, où elle passa son enfance, dans les dernières grandes années du colonialisme britannique. Elle fut entourée et influencée par la langue, les coutumes et les croyances religieuses de la communauté noire auprès de laquelle elle vivait. Elle reçut sa première éducation dans l'école d'un couvent où, comme elle parlait anglais avec un fort accent, on se moqua d'elle.
À l'âge de seize ans, elle vint en Angleterre pour, en 1907-1908, continuer ses études à la ''Perse School for girls'' de Cambridge (1907-08), puis, en 1909, à la ''Royal Academy of Dramatic Art'' à Londres. Son père étant mort en 1910, elle dut abandonner ses études.
Par besoin d'argent, comme elle était jolie, elle posa nue pour un artiste, probablement William Orpen, et elle fut «chorus girl» dans un théâtre de second ordre, en 1909-1910. Elle détesta l'Angleterre qui lui parut un lieu hostile, laid, sale, dépourvu de toute chaleur ; où elle connut les hôtels miteux et où, surtout, elle eut froid.
Pendant la Première Guerre mondiale, elle servit comme volontaire dans un mess de soldats. En 1917, elle rencontra celui qui allait être son premier mari, Jean Lenglet, journaliste néerlandais polyglotte, espion des services de renseignement français et écrivain.
Après la guerre, ils parcoururent l'Europe et se marièrent à La Haye en 1919. Ils allaient avoir deux enfants, un garçon qui mourut trois semaines après sa naissance, et une fille. Ils vécurent entre Amsterdam, Paris et Vienne, où, à partir de 1920, Lenglet travailla comme secrétaire-interprète auprès de la délégation japonaise de la ''Commission interalliée de contrôle'' chargée de superviser le désarmement en Autriche-Hongrie. Lors d'une mutation à Budapest, il fut surpris en train d'utiliser l'argent de la Commission pour spéculer sur les devises. Incapable de rembourser sa dette à temps, il s'enfuit avec Rhys à Paris, étant poursuivi par la Commission interalliée. Parallèlement, des avocats français enquêtèrent sur Lenglet au sujet d'un précédent mariage non dissous (Rhys étant sa troisième épouse sur cinq !). À Paris, le 28 décembre 1924, il fut arrêté et accusé par son nouvel employeur, l'agence de voyages états-unienne ''Exprinter'', d'avoir détourné 23 421 francs. Il nia les faits, affirmant que la société lui avait remis l'argent pour une transaction ; mais sa défense fut rejetée et, le 10 février 1925, il fut condamné à huit mois de prison à Fresnes.
Jean Rhys se retrouva ainsi sans ressources et paniquée, menant toutefois une vie de bohème, en ayant le verbe haut et en buvant d'une façon peu raisonnable, acquérant ainsi un alcoolisme qui allait persister tout le long de sa vie.
Mais elle se laissa recueillir, dans leur domicile parisien, par l'artiste australienne Stella Bowen et l'écrivain, critique et éditeur anglais, rédacteur en chef de la revue littéraire ''The transatlantic review'' Ford Madox Ford. Sous leur toit, avec l'accord que Lenglet lui donna depuis sa prison, se noua une liaison entre elle et Ford, que Bowen toléra d'abord. Elle demanda à Rhys de poser pour des tableaux, lui offrit des vêtements et se confia à elle, se montrant amicale en apparence tout en la désapprouvant en secret. Affichant une façade respectable, le couple l'emmenait au café ''Le Dôme'' et dans d'autres lieux de rencontre intellectuels de Montparnasse, la présentant comme la protégée de Ford, tandis que la rivalité s'intensifiait entre elle et Bowen et que des tensions apparaissaient entre Bowen et Ford. Celui-ci la présenta à d'autres collaborateurs, lui fit rencontrer des personnalités telles qu'Ernest Hemingway, Gertrude Stein, Alice B. Toklas et la peintre Nina Hamnett, l'encouragea à écrire et l'aida à publier :

1927
''***The left bank and other stories***''
''*Rive gauche*''

Recueil de nouvelles

"***Illusion***"

Nouvelle de 6 pages

La narratrice évoque Miss Bruce, une peintre anglaise établie à Paris et s'habillant d'une façon très stricte, mais chez qui elle découvrit, alors qu'elle l'avait appelée parce qu'elle était souffrante, toute une garde-robe extravagante et des produits de beauté. Elle comprend que Miss Bruce cédait à chaque achat à «*cette faim perpétuelle d'être belle et à cette soif d'être aimée qui sont la vraie malédiction d'Ève*», qu'elle était victime d'une illusion.

"***A spiritualist***"

"***From a French prison***"

Nouvelle de 4 pages

Dans une prison, des gens font la queue pour visiter les prisonniers, dont un vieil homme qui ne comprend pas le français et qui est accompagné d'un petit garçon. Ils sont rudoyés par le gardien qui est fier de son autorité.

"***In a café***"

"***Tout Montparnasse and a lady***"

"***Mannequin***"

"***In the Luxembourg Gardens***"

"***Tea with an artist***"

"***Trio***"

"***Mixing cocktails***"

"***Again the Antilles***"

"***Hunger***"

"***Discourse of a lady standing a dinner to a down-and-out friend***"

"***A night***"

"***In the Rue de l'Arrivée***"

"***Learning to be a mother***"

"***The blue bird***"

"***The grey day***"

"***The Sidi***"

"***At the Villa d'Or***"

"***La grosse Fifi***"

Nouvelle de 23 pages

Roseau, la narratrice, une pauvre fille paumée qui parle anglais et a des amis anglais qu'elle méprise quelque peu pour leur snobisme, vit dans un hôtel douteux de la Côte-d'Azur où se fait remarquer une dame française appelée Fifi, qui est laide et obèse mais entretient un beau gigolo qui la rend malheureuse. Fifi reste dans ce lieu alors qu'elle pourrait céder aux sollicitations de ses amis parce qu'elle est littéralement fascinée par ce personnage. Or, une semaine plus tard, le gigolo s'est éclipsé, et Roseau vient consoler sa voisine dont les heurs et malheurs ne pourront avoir de fin que dans la plus lamentable des solitudes ou la plus vulgaire des affaires de mœurs. Fifi annonce bientôt qu'elle va rejoindre le gigolo ; mais on apprend qu'il l'a tuée parce qu'elle voulait l'empêcher de se marier.

Commentaire

Tout est lié, tout est tissé, point à point avec une diabolique rigueur pour enfermer Fifi dans son drame.

"***Vienne***"

Commentaire

Jean Rhys a écrit à Paris ces nouvelles qui furent désignées comme des «esquisses et des études de l'actuelle vie de bohème à Paris».
Elle y manifesta une attention sans compromis aux perpétuels affrontements humains.
Le recueil fut publié par Jonathan Cape avec une enthousiaste préface de Ford Madox Ford où il indiqua tout le bien qu'il pensait de cette écrivaine «douée d'une terrifiante intuition, et d'une passion exagérée, presque maladive, pour tous les marginaux du monde.» Il continua : «Quand, il y a peu de temps, j'éditai un périodique, Mlle Rhys y envoya plusieurs communications qui m'ont beaucoup frappé et dont j'ai publié autant que j'ai pu. Ce qui m'a frappé sur le côté technique […] fut le singulier

instinct de la forme possédé par cette jeune dame, un instinct de la forme possédé par singulièrement peu d'écrivains anglais et par presque aucune écrivaine anglaise.»

1928
''***Postures***''

Roman de 130 pages

À Paris, en 1925, le jeune couple nomade formé du Polonais Stephan Zelli et de l'Anglaise Marya loge dans un hôtel bon marché. Tandis que Stephan, marchand d'art peu scrupuleux, mène ses affaires, Marya, qui dépend de lui pour subvenir à ses besoins, s'interroge rarement sur ses agissements. Lorsqu'il est accusé de recel d'œuvres d'art volées et condamné à un an de prison, Marya, seule et sans ressources dans une ville étrangère, se retrouve désemparée. Sur les conseils que lui donne Stephan depuis sa cellule, elle emménage chez un couple d'Anglais, le mécène H.J. Heidler et son épouse, la peintre Lois. Elle découvre alors que Heidler a l'habitude d'inviter de jeunes femmes à loger dans sa chambre d'amis et d'entretenir des liaisons avec elles, Lois fermant les yeux. Comme Marya continue à rendre visite à Stephan en prison, Heidler et Lois l'en dissuadent. Isolée sous son toit et dépendant de sa charité, Marya, en proie à une terreur hypnotique, cède aux avances de Heidler. Elle est à la merci du couple qui la mène dans ses lieux de prédilection, feignant la respectabilité et détournant les soupçons et les commérages concernant leur ''ménage à trois''. Cependant, Marya soupçonne que, malgré tout, les gens devinent la vérité. La tension monte entre Marya et Lois, ce qu'Heidler ignore. Libéré de prison, Stephan, jadis si sûr de lui, est brisé, tandis que Marya est rongée par la culpabilité. Heidler la pousse à choisir entre lui et Stephan, tout en refusant de renoncer à son propre mariage avec Lois. Déchirée, Marya prend Stephan en pitié, ce qu'il endure. Alors que sa liaison avec Heidler s'effondre, Stephan prend la fuite, laissant le sort de Marya entre les mains d'Heidler et de Lois.

Commentaire

Le roman, écrit à la troisième personne et présentant le point de vue de Marya, est autobiographique, étant inspiré de la liaison extraconjugale et de la rupture conflictuelle de Jean Rhys avec son mentor littéraire, Ford Madox Ford.
Le Paris de l'autre après-guerre réapparaît par petites touches : les ''Camelots du roi'' arpentent le boulevard Saint-Michel et se pavanent en ganaches ; sur les affiches, le bébé de ''Cadum'' adresse un sourire de gâteux aux femmes qui passent, habillées d'un trotteur ; une faune de déracinés navigue entre ''Le Dôme'' et ''Le Select'', déjeune dans les ''prix fixes à 3 F 50'', commente avec flegme le suicide de la veille, se met au courant des dernières combines.
Marya essaie de faire quelque chose de valable de sa vie pour résister à l'irréalité de ce qui l'entoure : les rues de Montparnasse sous la pluie de l'hiver, les «pernods» bus dans les cafés remplis de fumée, les chambres d'hôtels borgnes au papier peint de fleurs mauves. La ville est dure aux métèques qui subissent le mépris des hôteliers qui estiment qu'«*on accueille trop d'étrangers chez nous*».

Le roman fut refusé par Jonathan Cape, qui, reconnaissant en Heidler Ford Madox Ford, le jugea diffamatoire. Ce fut grâce à l'aide du futur mari de Rhys, l'éditeur et agent littéraire Leslie Tilden Smith, qu'il fut publié en 1928 par ''Chatto & Windus'' mais avec un titre faisant allusion à la façade hypocrite du trio, titre que Jean Rhys désapprouvait.
Signalons que les personnages réels ayant inspiré le roman ont chacun publié sa propre version de cet épisode, selon leur point de vue respectif ; que toutes ces versions sont romancées, à l'exception des mémoires de Stella Bowen, *''Drawn from life''* (1941), qui évoquent Rhys de manière désobligeante. Ford Madox Ford publia *''When the wicked man''* (1932) où il dépeignit Rhys sous le nom de Lola Porter, une journaliste créole hystérique et ivrogne, qui manipule Joseph Notterdam. Sous le pseudonyme d'Édouard de Nève, Jean Lenglet publia en néerlandais *''In de Strik''* (1932),

devenu en français ‘’*Sous les verrous’’* (1933) que Jean Rhys traduisit en anglais sous le titre ‘’*Barred*’’ (1932), ce qui relança la carrière littéraire de Lenglet.

‘’*Postures*’’ fut publié aux États-Unis par ‘’Simon & Schuster’’ avec un autre titre, ‘’***Quartet***’’, qui fait allusion aux quatre personnages principaux, répartis en deux couples. Il obtint alors du succès. Aussi Jean Rhys fit-elle rebaptiser les éditions britanniques ultérieures selon son choix initial.
Le roman fut adapté au cinéma en 1981 dans le film de Merchant Ivory du même nom, avec Isabelle Adjani, Maggie Smith et Alan Bates ; il valut à Adjani le prix de la meilleure actrice au ‘’Festival de Cannes’’ et à Smith le prix de la meilleure actrice aux ‘’Evening Standard Awards’’.

Au moment de la libération de Jean Lenglet, comme la liaison de Jean Rhys avec Ford Madox Ford était désormais connue, il se sentit trahi. Peu après, en raison de son casier judiciaire français, il fut expulsé et retourna aux Pays-Bas, son pays natal, sans sa femme. Ford et Bowen envoyèrent celle-ci à Juan-les-Pins, où ils lui avaient trouvé un emploi de domestique consistant à écrire un livre sur la réincarnation et la décoration intérieure pour Winifred, la belle-mère de Rudolph Valentino et seconde épouse du millionnaire étatsunien des cosmétiques Richard Hudnut.
Elle allait renouer avec Lenglet et Ford, mais aucune de ces relations ne dura. Ford et Bowen se séparèrent en 1927, après neuf ans de vie commune. Rhys et Lenglet restèrent éloignés l'un de l'autre par intermittences, se séparant officiellement en 1928 et divorçant en 1933. Ils demeurèrent proches, unis par leur fille, Maryvonne Lenglet.
Jean Rhys publia :

1930
‘’After leaving Mr Mackenzie’’
‘’*Quai des Grands-Augustins’’*

Roman

À Paris, vers 1928, Julia Martin quitte Mr Mackenzie et cherche à se remettre de cette expérience de trahison sexuelle. Mais elle ne connaît plus que la malchance, végétant dans un hôtel minable. Et, un matin, le chèque hebdomadaire que lui fait parvenir le notaire de Mr Mackenzie est accompagné d’une lettre indiquant que c’est le dernier. Or elle, qui fut belle, a perdu confiance dans son pouvoir d’attraction sur les hommes. Elle décide de retourner à Londres, y rendre visite à sa mère souffrante et à sa soeur méfiante, y retrouver aussi d’anciens amants et de solliciter leur aide. Mais son séjour dans des pensions de Bayswater et de Notting Hill Gate n’est pas un succès car elle ne rencontre qu’incompréhension condescendante ou exaspération et désapprobation morale. Elle noue une futile liaison avec un jeune homme décent mais décidément inadéquat, nommé Mr. Horsfield. Elle revient à Paris où elle prend conscience de la vie vide, triste et effrayante à laquelle elle est vouée.

1934
‘’***Voyage in the dark’’***
‘’*Voyage dans les ténèbres’’*

Roman

En 1914, après la mort de son père, la jeune créole Anna Morgan a dû quitter ses Antilles natales pour venir en Angleterre, Hester, sa belle-mère, étant indifférente. Elle essaie de subvenir à ses besoins en étant choriste dans une troupe de théâtre minable, et en recourant à des expédients. Elle noue une relation avec un homme plus âgé nommé Walter Jeffries qui a de l'argent et la soutient financièrement ; elle en vient à tomber amoureuse de lui et sexuellement satisfaite («*Vous fermez la*

porte et vous tirez les rideaux, et alors c'est aussi long que mille ans et cependant si vite fini»). Mais Mr Jeffries est clairement mal à l'aise avec sa façon d'être absente et soudainement si présente. Un jour, fatigué d'elle, il la quitte sans prévenir. Son charmant cousin, Victor, lui dit dans une lettre : «*Ma chère enfant, j'écris ceci à la campagne et je peux t'assurer que, quand on se trouve dans un jardin et qu'on sent les fleurs et tout ça, cette sorte d'amour plutôt bestial n'a plus aucune importance. Cependant, tu vas penser que je te fais un sermon ; aussi je vais me taire*. […] *As-tu gardé des lettres que Walter t'a écrites? Si c'est le cas tu dois les lui renvoyer*.» Assommée par ce coup de grâce (bien qu'elle s'y était toujours attendue), elle entame une spirale descendante. Elle se terre dans une pension de famille. Elle rencontre un Étatsunien qui s'en va à son tour. Désemparée et misérable, elle finit par racoler n'importe qui dans la rue. Elle se trouve enceinte et se fait avorter. Le roman se clôt sur le verdict du médecin : «*Vous autres, filles, vous êtes vraiment trop naïves pour vivre*.»

Commentaire

La version originale se terminait sur l'avortement illégal raté qui conduisait Anna à la mort. Mais Jean Rhys la révisa avant publication pour adopter une fin plus ambivalente où le personnage survit pour revenir à sa vie désormais brisée «*encore une fois*».
En 1967, le roman fut republié.

1939
‘’***Good morning, midnight’’***
‘’*Bonjour minuit’’*

Roman de 150 pages

En 1937, Sasha Jensen, tout juste après avoir été sauvée par un ami de son suicide par l'alcool dans une chambre meublée de Bloomsbury, revient à Paris, où elle a déjà vécu à Montparnasse dans les années 1920 et connu un grand amour. Elle veut y passer une quinzaine tranquille et saine. Malgré cet acte décisif, l'effort mis à acheter de nouveaux vêtements ou un chapeau, à se teindre les cheveux en blond cendré, elle ne se sent toujours pas tout à fait *«remise à neuf».* La quarantaine passée, elle est méfiante à l'égard des hommes qu'elle essaie pourtant d'attirer, tout en redoutant des humiliations, qui l'ont brisée, au point qu'elle boit pour chercher à noyer la mémoire, qu'elle se tue à force de whisky et de ‘’Pernod’’. D'une rue à l'autre, de bar en hôtel, elle part à la recherche de sa jeunesse, qui fut un parfait désastre car la maladie d'amour, la passion amoureuse, est la grande affaire de sa vie. Elle se rappelle vivement son passé à Paris : Enno, son mari incapable, le bébé mort-né, les multiples humiliations dans des tâches abjectes. Elle hésite à entrer dans une brasserie célèbre où l'attendent des souvenirs aiguisés comme une dague. Il y a partout tant de traces d'un amour défunt. Elle pleure toute seule dans les cafés, se disant : «*Ma vie qui paraît si simple, si monotone est en réalité une affaire compliquée de cafés où l'on m'aime bien et de cafés où l'on ne m'aime pas, de rues bienveillantes et de rues qui ne le sont pas, de chambres où je pourrais être heureuse et de chambres où je ne le serai jamais...*» Bien entendu, dans sa quête de relations, elle se trompe toujours, tout en sachant qu'on ne sait jamais où va tomber la foudre. Un soir, parce qu'elle porte un manteau de fourrure prêté, un jeune gigolo la prend pour une femme riche et s'attache à ses pas. C'est une de ces fausses amours qui distillent quelque peu l'essence de ce qui s'est déjà passé dans sa vie et qui iront jusqu'au bout de la dérision. Ils s'engagent dans une relation complexe car elle veut exercer sur lui le ressentiment qu'elle éprouve à l'égard de tous les hommes ; elle s'amuse à observer avec quelle anxiété désespérée il s'emploie à lui plaire, et met au point sa revanche : «*Là, je pourrai me rembourser. Vous leur parlez, vous prétendez sympathiser et, juste au moment où ils ne s'y attendent pas, vous leur dites : ‘’Va au diable !*’’» Mais il n'est pas facile de se dégager du gigolo qui semble, lui aussi, envisager une revanche. Ce qui avait commencé comme de mutuelles taquineries devient une mutuelle torture.

Commentaire

Dans ce chef-d'œuvre du désenchantement et de la cruauté feutrée, la bohème d'entre les deux guerres à Paris, qui mourait lentement avant l'orage et voyait ses souvenirs se défaire, fut ressuscitée d'une façon éblouissante. L'épisode final fut mené avec beaucoup de subtilité, son sommet fut brillamment écrit, sa lecture

Le roman, écrit selon la technique du courant de conscience, a échappé au terrible vieillissement des romans d'époque. Ce que traquait Jean Rhys se situe au-dessous des apparences et du décor dont la peinture par petites touches impitoyables (meublés, chambres d'hôtels de troisième ordre) dépasse l'anecdote, le pittoresque, le réalisme immédiat pour composer finalement dans la mémoire le lieu sordide et éternel de toutes les misères d'une solitude. L'héroïne boit parce qu'elle a encore plus peur du passé que de l'automne de la vie, avec ses rides et son désert. Et ce roman bouleversant est sans doute l'un des plus étonnants qu'on n'ait jamais écrit sur la femme de quarante ans ; de la première page à l'épouvantable dénouement, on lit un constat d'autodestruction dont la vérité est d'autant plus cruelle que Jean Rhys a effacé avec une belle maîtrise les traces du métier et les effets inutiles. Le ton (mélange unique de cruauté et de tendresse) renvoie au rayon des farces et attrapes littéraires un joli lot de gloires consacrées. Cela ressemble beaucoup à la célèbre nouvelle de Fitzgerald, ‘’*Babylon revisited*’’, et l'on reconnaît d'autres traits fitzgeraldiens. Cela fait aussi penser à Duras qui, avec du vin rouge, voulait tuer les souvenirs, le corps des hommes et la violence de l'écriture.

En 1967, le roman fut republié en Grande-Bretagne.

En 2021, il le fut en France, avec une magnifique préface de Fanny Ardant, qui en parla avec passion, disant avoir été attirée dans l'histoire de Sasha, par le feu qui y brûle le cœur ; y reconnaissant l'odeur de la nuit de Paris ; sachant gré à l'héroïne d'être toujours indifférente à l'échec.

1939

‘’Tigers are better looking’’

‘’Les tigres sont plus beaux’’

Recueil de nouvelles

‘’Till September Petronella’’

‘’À septembre, Pétronella’’

Nouvelle de 27 pages

À Londres, en 1914, Pétronella, jeune choriste qui vit seule, est invitée à la campagne par un ami chez un couple d'intellectuels qui ne cessent de se disputer, lui lui reprochant aussi de ne pas être plus aimable avec lui. Elle quitte la maison, est prise dans sa voiture par un paysan avec qui elle passe l'après-midi avant de prendre le train. À Londres, elle rencontre un jeune homme avec lequel elle se promène à Hyde Park et qui lui donne un rendez-vous pour septembre. Manque de chance, il s'agit de septembre 1914.

‘’The day they burned the books’’

Nouvelle de 7 pages

La narratrice, petite fille dans un coin des Antilles, est l'amie d'Eddie, le fils de M. Sawyer, un Anglais, et d'une Noire qu'il traite mal. Il achète des livres qu'il amasse dans une pièce dont les deux enfants, après sa mort, font leur domaine. Mais Mme Sawyer se venge en quelque sorte de son mari en se

débarrassant des livres, dont certains doivent même être brûlés. Aussi les deux enfants s'emparent-ils chacun d'un livre : Eddie a pris ‘’*Kim”*, la narratrice a pris un livre français.

‘’Let them call it jazz’’

‘’*Qu’ils appellent ça du jazz”*

Nouvelle de 20 pages

Selina, la narratrice, une jeune Antillaise venue à Londres, a dû quitter son logement, mais en trouve un autre grâce à un homme rencontré par hasard. Mais ses voisins lui reprochent de chanter, de boire. Elle est condamnée à une amende que son protecteur promet de payer, sans le faire. Puis, ayant cassé une vitre de ses voisins, elle est mise en prison, à Holloway, où elle entend la ‘’*chanson de Holloway”*. À sa sortie, elle la siffle, quelqu'un l'entend, en fait une version jazzée et partage avec elle l'argent ainsi gagné.

Commentaire

Par des retours en arrière (sur l'argent volé à Notting Hill, sur les parents et l'enfance), on découvre que la narratrice est une mulâtresse («*mon père est un blanc, ma mère est une femme de couleur mais claire, ma grand-mère est très foncée, Clarice très peu colorée*»), et on situe son origine dans les Antilles (le goût du rhum, le fait que sa mère a trouvé une occasion pour aller au Vénézuéla, la chanson de la grand-mère chantée pour le creusement du canal de Panama, l'histoire, dans le patois de la Martinique, «d'*un homme que sa doudou a plaqué quand elle a trouvé un richard*»).
La narratrice est victime de discrimination raciale («*il me regarde comme si j'étais une bête sauvaqe qu'on aurait lâchée»*). Mais le racisme n'est pas généralisé (la vieille dame d'en haut) et Selina a aussi ses torts (l'ivresse et la provocation, la pierre jetée dans la fenêtre). La protestation pourrait aussi être celle d'une Blanche, pauvre, soupçonnée de mener une «*mauvaise vie»*, etc.. Ce sont les petits-bourgeois, la police, la justice, la prison qui sont dénoncés.
Le personnaqe évolue très nettement, s'endurcit, prend de l'aplomb. Il y a aussi à examiner les rapports qu'elle a avec cet homme, le propriétaire : «*Il m'embrasse comme on embrasse un bébé»*, mais «*les autres garces étaient au moins des Blanches»*.
En ce qui concerne la langue, le point de vue fait que même la narration est dans un niveau de langue familier avec absence des «*ne*», usage de l'argot, constructions incorrectes. Mais il y a aussi des moments d'une certaine poésie.

‘’Tigers are better looking’’

‘’*Les tigres sont plus beaux”*

Nouvelle de 12 pages

M. Severn qui a reçu une lettre de son ami qui quitte Londres où il se voyait entouré de gens malveillants comme des tigres, alors que «*les tigres sont plus beaux à voir»*, essaie d'écrire un article, puis se retrouve le soir, avec deux amies, dans un café où il est mécontent de l'orchestre et s'attire l'animosité du garçon. Finalement, lui et une des femmes sont expulsés, frappés, conduits par la police en prison puis devant un juge qui impose une amende, avant qu'il retrouve son appartement.

'Outside the machine''

Nouvelle de 21 pages

Dans une clinique anglaise en France, Inez Best est une nouvelle patiente qui converse avec sa voisine de lit, Mme Tavernier, mais sent l'hostilité des autres, des dames bien, des infirmières, en qui elle voit des représentantes de la machine sociale à laquelle elle échappe ici quelque peu. Elle subit une opération puis se rétablit. Elle est aux toilettes quand une autre patiente tente de s'y suicider. On lui donne son congé, mais elle voudrait rester. Mme Tavernier, qui a compris son désarroi, lui donne de l'argent.

''The lotus''

Nouvelle de 11 pages

Dans un quartier pauvre de Londres, Christine est mécontente que Ronnie ait invité Mme Lotus qui loge au sous-sol et vient rapporter un livre. À l'invitation de Ronnie, elle parle de la poésie et du roman qu'elle est en train d'écrire. Il lui sert du whisky. Christine se montre vraiment désagréable. Mme Lotus va chercher du porto qu'elle aurait chez elle, mais revient sans l'avoir trouvé. Ronnie la raccompagne en bas et, soudain, la police arrive : Mme Lotus s'est suicidée, mais les Miles prétendent ne pas la connaître.

''A solid house''

Nouvelle de 17 pages

À Londres, pendant un raid aérien de la Seconde Guerre mondiale, dans la cave d'une maison se trouvent la vieille Miss Spearman et sa locataire, Teresa, qui, plus tard, dans l'appartement, se rappelle ses rapports avec un autre locataire, le capitaine Roper. Miss Spearman lui vend une robe qui ne lui plaît pas du tout, et lui parle de ses problèmes, tandis que Teresa se souvient de son accueil dans cette «*maison solide»*, de sa visite. Enfin, Miss Spearman veut la faire participer à une séance de médium, mais Teresa refuse.

''***The sound of the river***''

Nouvelle de 6 pages

Une femme dit à son mari qu'elle a peur quand il ne peut avaler, et ce n'est qu'une de ses nombreuses peurs ; elle se plaint de la solitude de cet endroit, du mauvais temps qui y règne, de la rivière silencieuse. Au lit, il essaie de la rassurer ; mais il s'endort, laissant tomber sa cigarette allumée. Au matin, il fait beau, et la femme se sent pleine d'énergie, tandis que lui est inanimé. Le médecin l'interroge : elle lui dit que, quand elle s'est rendu compte de la mort, elle a goûté le soleil et a écouté le bruit de la rivière.

''Illusion''

Voir plus haut

''From a French prison''

Voir plus haut

''***Mannequin''***

''***Tea with an artist''***

''***Mixing cocktails''***

''***Again the Antilles''***

''***Hunger''***

''***La grosse Fifi***''

Voir plus haut

''***Vienna''***

Commentaire sur le recueil

Plusieurs des nouvelles montrent l'affrontement entre les manières antillaises et le style de vie des Anglais qui sont aussi respectables et dangereux que des tigres, alors que les tigres sont plus beaux. Le personnage est toujours une jeune fille dont on se demande partout : «*Qu'est-ce qu'elle fout ici?*» Dans la rue, dans les cafés, on l'insulte sans raison. On lui prête dix francs et on se reconnaît le droit de la mépriser.
Tout cela est vu d'un œil aigu. Chaque être humain, autrement dit chaque ennemi, est percé à jour, épinglé en deux mots, ce qui fait un style d'une précision parfaite. Du début à la fin de cette lecture l'admiration ne cesse de croître pour l'art de Jean Rhys, un art discret et sûr.
Le recueil fut republié en 1968.

Pendant trente ans, Jean Rhys disparut de l'œil public avant d'être retrouvée habitant à Cheriton Fitzpaine, dans le Devon parce qu'elle publia :

1960
''The whistling bird and other stories''
2008
''*L'oiseau moqueur, et autres nouvelles''*

1966

''Wide Sargasso sea''

''La prisonnière des Sargasses''

Roman de 150 pages en trois parties

Vers 1840, à la Jamaïque où les esclaves noirs ont été affranchis par l'''Emancipation Act'' de 1833, le domaine de Coulibri est, comme bien d'autres, laissé à l'abandon parce que les Noirs ne veulent plus travailler et expriment de plus en plus ouvertement leur mépris pour les créoles, «*les cancrelats blancs*», les «*békés*» (ils parlent un «*patois*» mâtiné de français). Les Cosway glissent donc dans la déchéance, et la jeune héritière, Antoinette, qui est alors la narratrice, petite fille très sensible, vit, avec sa mère, Annette, une belle jeune femme pourtant ostracisée par l'élite locale, et Pierre, son frère, dans un enfer de misère et de mépris, et dans le luxuriant paysage jamaïcain qui, à la fois, la séduit et la révulse par ses larges ombres maléfiques qui viennent brusquement obscurcir l'éclat des choses. Elle souffre surtout de l'indifférence de sa mère, mais trouve de la consolation auprès d'une servante, Tia. Un jour, Antoinette est surprise de trouver un groupe d'élégants visiteurs venus de Spanish Town, parmi lesquels est un Anglais nommé Mr. Mason qui, après une courte cour, demande la main d'Annette. Pendant leur lune de miel à Trinidad, Antoinette et Pierre sont chez leur tante, Cora, à Spanish Town. Mr. Mason restaure la propriété, la rendant à sa grandeur d'autrefois, et engage de nouveaux domestiques. Cela provoque un ressentiment qui va jusqu'à ce qu'une foule émeutière, une nuit, portant des torches, y mette accidentellement le feu, tandis que Pierre est gravement blessé. Alors que la famille fuit la maison, Antoinette court désespérément vers sa mère et Tia ; mais celle-ci lui jette une pierre dentelée qui lui ouvre le front et en fait jaillir du sang. Elle est alors dangereusement malade pendant six semaines. Elle se réveille pour se voir bénéficier des soins de sa tante, Cora. Pierre est décédé. Après le trauma causé par l'incendie, la folie d'Annette, qui s'était graduellement révélée au fil des années, se manifeste pleinement. On la confie aux bons soins d'un couple de Noirs ; mais, quand Antoinette lui rend visite, celle-ci la reconnaît à peine tant elle a pris une apparence fantomatique, et, lorsqu'elle s'approche d'elle, elle est violemment rejetée. Antoinette est placée dans un couvent où elle se trouve avec d'autres jeunes créoles. Elle y passe plusieurs années, apprenant là tout ce que doit posséder une dame de la bonne société sans oublier les histoires tragiques de saintes. Mais sa tante, Cora, est partie toute une année en Angleterre, tandis que Mr. Mason voyage pendant de longs mois hors de la Jamaïque, ne lui rendant donc que d'occasionnelles visites. Or, alors qu'elle avait dix-sept ans, il annonce, lors d'une de ces visites, que des amis d'Angleterre allaient venir l'hiver suivant, et il manifeste le souhait de pouvoir la leur présenter comme une femme cultivée, propre à être épousée. À ce point, la narration d'Antoinette devient de plus en plus confuse, sautant de descriptions au présent de sa vie au couvent à des souvenirs d'événements.

La deuxième partie du roman donne la parole au jeune mari d'Antoinette, qui n'est jamais nommé. Il sait peu de choses sur sa nouvelle vie, sur son épouse, ayant accepté de s'unir à elle que quelques jours plus tôt, quand le fils de M. Mason, Richard, lui offrit 30 000 livres s'il acceptait, ce qu'il avait fait car il manquait désespérément d'argent. Après la cérémonie du mariage à Spanish Town, lui et Antoinette partent passer leur lune de miel sur l'une des Îles Du Vent, dans la propriété de Granbois qui auparavant avait appartenu à la mère d'Antoinette. Bien vite, il commence à éprouver des craintes au sujet de son mariage alors qu'ils approchent d'un endroit qui porte ce nom menaçant : Massacre. Quand le couple arrive à Granbois, ce Britannique collet monté se sent de plus en plus mal à l'aise avec l'irrévérence des domestiques noirs et avec la nonchalance créole de son étrange épouse. Surtout, une hostilité grandit entre lui et Christophine, une servante martiniquaise qui est, auprès d'Antoinette, comme la suppléante de sa mère, et qui détient un grand pouvoir dans la maison. Il se rend de plus en plus compte que, en dépit de la frénésie sensuelle qui les unit la nuit, la rupture avec Antoinette est inéluctable. Or il reçoit, d'un certain Daniel Boyd qui se donne le nom de Cosway parce qu'il est l'un des enfants illégitimes du vieux Cosway, une lettre au ton menaçant où il l'informe de la perversion d'Antoinette, disant qu'elle appartient à une famille de dérangés, qu'elle recèle la folie dans

son sang. Après avoir lu cette lettre, il commence à détecter des signes du désordre mental d'Antoinette, qu'il s'emploie à renommer Bertha. Elle, sentant qu'il la hait, demande à Christophine, qui serait «*obi*», c'est-à-dire initiée au vaudou, une magique potion d'amour. De mauvaise grâce, la servante accepte de la lui donner. La nuit suivante, quand son mari l'interroge sur son passé, ils s'affrontent avec véhémence. Au matin, il se réveille avec la sensation d'avoir été empoisonné. Une jeune servante, Amélie, l'aide à se rétablir, et il a avec elle une relation sexuelle, ce qu'a entendu Antoinette, alors assise dans la pièce voisine. Le lendemain, elle part chez Christophine. Quand elle revient, elle semble être tout à fait folle ; ivre et délirante, elle supplie son mari de cesser de l'appeler Bertha ; puis elle lui mord le bras, faisant couler du sang. Après qu'elle se soit évanouie et soit tombée dans un lit, Christophine reproche à son mari sa cruauté. Le lendemain, il décide de quitter la Jamaïque avec Antoinette.

Dans la très courte troisième partie, Antoinette raconte être séquestrée dans une mansarde, sous la surveillance d'une certaine Grace Poole, n'ayant aucune conscience du temps ni de l'endroit où elle se trouve ; elle ne le croit pas quand on lui dit qu'elle est en Angleterre. Violente et même frénétique, quand elle reçoit la visite de son beau-frère, Richard Mason, elle lui donne un coup de couteau ; mais n'en garde aucun souvenir. Elle est poursuivie d'un rêve récurrent où, s'emparant des clés de Grace Poole, elle explore les étages inférieurs de la maison, où elle allume des chandelles et la met en feu. Or, une nuit, sortant de ce rêve, elle sent qu'elle doit faire ce qu'il lui indique. Le roman se termine alors qu'elle tient une chandelle et descend de sa prison.

Commentaire

Grace Poole est le nom de la servante de Rochester qui surveille son épouse antillaise dans une mansarde du domaine de Thornfield Hall en Angleterre où il la séquestre, ce que découvre l'héroïne du roman de Charlotte Brontë, ‘‘*Jane Eyre”*. Le roman de Jean Rhys est donc un "prequel" de celui de Charlotte Brontë dont il aurait renversé la perspective. En fait, la parenté est seulement thématique car l'écriture de Jean Rhys, très neuve, intuitive et savante, annonçait un art du roman qui changeait.
Alors que ses autres textes ne révélaient pas une enfance antillaise, elle a, pour ce roman exotique presque inquiétant dans sa vivacité intense, puisé dans la profusion décorative des îles, dans les accessoires d'un dépaysement qui peut paraître suspect, dans le destin souvent tragique des belles créoles des Antilles, tantôt alanguies par le climat et tantôt embrasées par la passion, tantôt corsetées par les bonnes manières européennes et tantôt soumises aux sortilèges indigènes. Les notations coupantes qui traversent les dialogues reflètent les rapports de haine développés, enracinés entre les Noirs et les créoles qui sont les anciens propriétaires d'esclaves et forment une communauté expatriée, décadente, victime de la consanguinité. La haine est compliquée encore par le fait qu'on soit d'une île ou d'une autre, d'une famille riche ou d'une famille pauvre ; qu'on soit bâtard ou pas. Cependant, au-delà de l'évocation du double isolement des créoles, à l'aise ni avec les gens du pays ni avec les gens de la métropole, ce qui intéressa Jean Rhys, ce fut la cruauté des rapports humains qu'elle avait déjà si précisément définis dans ‘’*Tigers are better looking”,* oeuvre dont le titre seul est suffisamment significatif. À travers le sort de cette héritière désaxée qu'est Antoinette, victime de cette aliénation de la femme à qui on n'a pas permis que rien ne la distraie de l'amour (le titre donné par la traductrice française est bien choisi car Antoinette meurt en effet noyée dans les sombres eaux empêtrées d'algues qui la retiennent à son passé, de ces sargasses qui flottent au large des Antilles), c'est celui de toute une société dégénérée et décadente que Jean Rhys peignit. La violence contenue avec laquelle ce roman féministe et postcolonial est écrit, l'art extraordinaire avec lequel est rendue la magnificence du mal, de la solitude extrême, invaincue, qui est comme le flot de la vie, font de ce roman d'une femme tout autre chose qu'un roman féminin !
Et ce livre est un des romans anglais les plus étonnants écrits depuis Virginia Woolf. Il a été hautement loué par la critique. Il reçut le ‘’Royal Society of Litterature Award’’ et le ‘’W.-H Smith annual litterary Award’’. Il obtint un succès international.

Avec la publication de ‘’*Wide Sargasso Sea*’’ et la republication de ‘’*Tigers are better looking*’’, on redécouvrit Jean Rhys qui était devenue célèbre avant la Deuxième Guerre mondiale avec ses nouvelles et ses romans où, à travers des héroïnes qui sont de jolies femmes sans travail ou sans fortune qui connaissent des hauts et des bas dans de grandes villes européennes, dépendent des hommes, de rencontres de hasard, pour pouvoir louer une chambre d’hôtel, s’offrir un «drink» ou une paire de gants, s'exprimait avec délicatesse un féminisme individualiste et cosmopolite. Mais, peut-être affectée par l'échec relatif de ‘’*Bonjour, minuit*’’, elle s’était tue pendant trente ans, et était tombée dans l'oubli.
L'Angleterre vit donc ressurgir cette vieille dame de quatre-vingts ans, au passé mystérieux et au regard sereinement triste, vivant isolée et pauvre dans un bungalow perdu au milieu de la lande du Devonshire, un trou de Cornouailles où, la nuit, elle devait entendre hurler le chien des Baskerville ! On ne la découvrit pas, car, à vrai dire, on ne l'avait jamais lue. Mais, quarante-cinq ans après la publication de ‘’*Quatuor*’, son premier roman, l'Angleterre dut s'en rendre compte : cette vieille dame était une des plus grandes romancières de l'époque, et elle l'accueillit au sein de la ‘’Royal Society of Literature’’.
Elle publia encore :

1975
‘’***My day : three pieces’’***

Recueil de deux nouvelles

"***My day***"

"***Close season for the old?"***

1976
‘’***Sleep it off lady’’***

Recueil de seize nouvelles

"***Pioneers, oh, pioneers***"

Au tournant du XXe siècle, un médecin assiste aux dernières heures d’une propriété marquée par le mauvais sort et qui a été achetée quelques jours avant par son rival.

"***Goodbye Marcus, goodbye Rose***"

En vacances à la Jamaïque pour l’hiver, un capitaine et sa femme font une visite à la Dominique.

"***The bishop's feast***"

Une Dominicaine de retour au pays est invitée par une vieille nonne à assister à l’intronisation d’un nouvel évêque à Roseau, avant de passer une semaine sur la côte sous-le-vent de l’île.

"***Heat***"

Sont décrits les effets sur la Dominique de l'éruption, en 1902, du Mont Pelé de la Martinique.

"***Fishy waters***"

Des tensions raciales entre un charpentier britannique et les locaux provoquent un scandale qui se conclut au tribunal de Roseau.

"***Overture and beginners please***"

Une jeune immigrante antillaise en Angleterre, nommée Elsa, commence par suivre des cours à la ''Perse School for girls'' de Cambridge puis devient une star de la scène, une vie qu'elle n'avait pas du tout désirée.

"***Before the Deluge***"

Elsa rencontre une autre "chorus girl'' qui est la fille d'un policier de Manchester, dont la beauté ne parvient jamais à émouvoir les spectateurs.

"***On not shooting sitting birds***"

Un gentleman anglais rejette Elsa après qu'elle lui ait parlé de ses exploits durant des parties de chasse dans son île natale.

"***Kikimora***"

Se trouvant dans un hôtel de première classe, Elsa découvre que le chat noir appelé Kikimora a une sensibilité bien plus grande que celle d'un époux.

"***Night out 1925***"

On assiste aux expériences que font deux amoureux, Suzy et Gilbert, dans les rues de Paris.

"***The chevalier of the Place Blanche***"

Personnage se trouvant dans la version anglaise d'un livre de Jean Lenglet, il partage, en 1920, son désir avec une dame britannique dans un restaurant de Paris

---

"***The insect world***"

Une vieille dame montre à un jeune enfant les étonnants liens entre les habitants du Londres souterrain et un insecte tropical parasite dont ils partagent le nom dans le ''slang''.

"***Rapunzel, Rapunzel***"

À Londres, le patient d'un hôpital séjourne temporairement dans une maison de convalescence où il a pour voisin un Australien aux longs cheveux.

"***Who knows what's up in the attic?"***

Dans le Sud-Est de l'Angleterre, un vacancier fait face à un vendeur de vêtements.

"***Sleep it off lady***"

En prenant soin de son ''cottage'', une vieille dame fait face au problème que lui pose un rat.

"***I used to live here once***"

La narratrice revient vers son enfance, et découvre qu'elle est décédée.

Commentaire

Le livre fut généralement bien accueilli. Dans le ''New York Times'', Robie Macauley écrivit : «Le fait que les scènes se passent dans les Indes occidentales, à Londres ou à Paris, dans des décennies passées, n'a pas d'importance réelle, car ce sont des histoires très modernes, écrites avec une sensibilité vive et jeune.» Pour ''Kirkus Reviews'', «Ce recueil de nouvelles présente moins d'intérêt que *''Tigers are better looking''* (1974) mais garde le désenchantement à l'égard de toute chose qui caractérise Jean Rhys.»
Le recueil fut publié en français sous le titre ''*Il ne faut pas tirer les oiseaux au repos*'' (1978).

1979
‘***'Smile, please : An unfinished autobiography''***

Le livre, non terminé, fut publié à titre posthume car Jean Rhys était décédée le 14 mai 1979 à Exeter.

Sa vie avait été une suite d'échecs, en particulier sentimentaux. Elle connut la pauvreté, la solitude, l'alcool. Perpétuellement aux prises avec ses démons, le sentiment de vide existentiel ne l'a jamais quittée. Elle ne s'est jamais vue autrement que comme une proie devant plus fort que soi.
Son œuvre est, pour une grande part, autobiographique, tout en touchant à une remarquable variété de thèmes (l'alcoolisme, le désir féminin, la protestation contre l'oppression patriarcale). Elle disait : «*Je suis incapable d'inventer, je n'ai pas d'imagination. Je ne sais même pas ce qu'est un personnage*.» - «*Je n'ai jamais écrit que sur moi.*» Elle écrivit donc, pour exorciser sa peine en osant exposer ces sentiments les plus laids qu'on cherche généralement à cacher, une longue confession marquée par une ironie meurtrière, sans compromis, tout entière rassemblée autour d'un sentiment de vide et de solitude. Dans certains de ses textes incisifs, elle se souvint de son enfance dans les Antilles, traitant du cruel éveil d'une fille à la sensualité comme de l'étroitesse de la vie dans une petite île. Mais elle montra surtout le triste sort de jeunes femmes se trouvant sans travail dans de grandes villes européennes, sur le point de mourir auprès de sociétés hostiles, et devant dès lors dépendre d'hommes pour pouvoir disposer d'une chambre d'hôtel, se nourrir et s'habiller. Excellant dans la peinture de destins féminins ratés, elle fit vivre dans ses nouvelles et ses romans des femmes

qui sont, presque toutes, à des degrés divers, ses sosies. Elles font un effort désespéré pour être comme tout le monde, mais le monde ne leur en sait aucun gré, d'abord parce qu'elles n'y arrivent pas, ensuite parce qu'elles sont de ces faibles que tous les lâches se plaisent à écraser. Ce sont des femmes abîmées et vaincues par la vie, bafouées par les hommes, terrorisées jusqu'à la folie par les humains qu'elles considèrent tous comme des fauves cruels, se consolant avec un «Pernod» ou une bouteille de rouge, se réfugiant donc dans la chaleur illusoire, la sécurité démente de l'alcool. Ce sont des pochardes, des folles, des déchues solitaires, des victimes passives, qui connaissent des détresses de tous ordres, matérielles et morales, qui sont convaincues de l'inutilité de la révolte, qui ont un tel goût de la catastrophe que, dans leurs larmes, elles se disent que ça finit par être drôle. Car, loin d'être des geignardes, des résignées, elles affrontent leurs malheurs avec une lucidité et un humour n'épargnant rien ni personne. Il n'y a de la complaisance nulle part. Il n'y a que de la constatation, sans cesse répétée, que le monde est froid ; il n'y a que la connaissance aiguë de la solitude et de la misère, que la conviction que vivre n'apporte que détresse.
Or ces femmes sont comme attachées au décor où elles se meuvent ; il y a dans les livres de Jean Rhys comme une fatalité du lieu, c'est-à-dire du milieu, dont personne ne se dépêtre, si inconfortable et repoussant qu'il puisse être. Lecteurs, nous sommes prisonniers à notre tour de ces lieux maudits où les solitudes se cherchent un refuge.

Elle usa d'une écriture précise, d'un art rapide, son style littéraire étant un spécial mélange de sensibilité antillaise et d'intransigeance de la vision. Elle montra un maniement parfait du dialogue, un sens des silences et des sous-entendus qui sont chez elle d'une importance capitale, une grande économie de moyens car elle se garda de toute rhétorique et osa de fulgurants raccourcis. En quoi, elle est très moderne. En effet, elle sut user de techniques narratives novatrices. Quand le récit est à la première personne, comme dans la plupart de ses textes, il acquiert une dimension supplémentaire à cause du dédoublement du miroir, la narratrice se regardant en même temps qu'elle regarde les autres la regarder. Et nous voyons alors vraiment tout se défaire sur la page, le récit n'existant plus en tant que tel.

Signalons que, en 2018, Caryl Phillips publia "*A view of the Empire at sunset*", une biographie partielle réécrite comme un roman, qui est l'histoire d'une jeune femme tourmentée essayant de tracer son chemin en Angleterre au début du XXe siècle.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.ca